

L'expérience américaine

Serge Pallascio

Number 98, 2009

1634-2009 : bonne fête Trois-Rivières

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6374ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

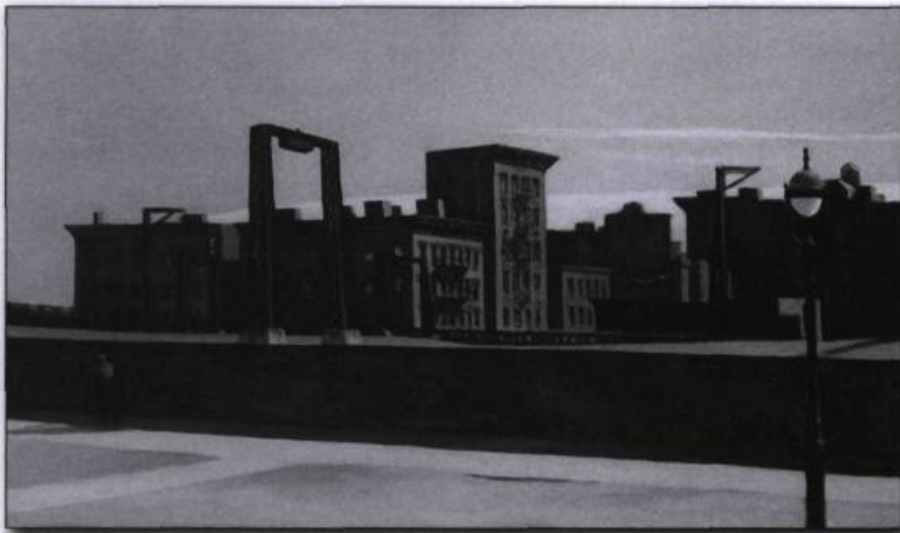
1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pallascio, S. (2009). L'expérience américaine. *Cap-aux-Diamants*, (98), 44–44.

L'EXPÉRIENCE AMÉRICAINE



Edward Hopper. *L'aiguillage du pont de Manhattan*, 1928. Huile sur toile, 88,9 x 152,4 cm. Addison Gallery of American Art, Phillips Academy, Andover, Massachusetts; don de Stephen C. Clark. Gracieuseté American Federation of Arts.

Oliver Larkin en mesurait-il tout le sublime lorsqu'il écrivit cette phrase pour amorcer sa volumineuse étude sur *L'Art et la vie en Amérique* : « L'Amérique était une expérience » ? Et quel esprit a soufflé à l'oreille de John Updike cette réflexion dans son roman intitulé *Tu chercheras mon visage* : « L'art, écrit-il, c'est l'activité humaine la plus pure, c'est approcher Dieu au plus près, le Dieu qui se crée lui-même dans les tensions entre les couleurs. » ?

L'exposition *L'art américain, de 1850 à 1950. L'époque de la maturité*, présentée au Musée national des beaux arts du Québec jusqu'au 7 septembre 2009, nous fait comprendre que l'Amérique fut aussi une expérience esthétique au cours de laquelle un pays jeune s'est forgé une identité propre en jouant des tensions entre les couleurs.

La scénographie de la première salle est simple mais efficace. L'espace a été divisé en deux profondes allées de circulation. Le parcours est chronologique et permet un regroupement thématique des œuvres. De 1850 à la fin des années 1920, on revit l'apothéose de la peinture paysagiste au XIX^e siècle grâce aux peintres de la Hudson River School, la reconnaissance internationale dont certains peintres américains feront l'objet à l'aube du XX^e siècle ainsi que l'apparition des préoccupations urbaines selon une approche picturale réaliste.

Déjà en 1838, Thomas Cole notait dans son *Essay of American Scenery* : « [...] les scènes de solitude d'où la main de la nature n'a jamais été arrachée, affectent l'esprit d'une émotion plus profonde que ne le feraient celles que la main de l'homme a touchée. » Le mythe d'un paysage authentiquement américain basé sur une nature sauvage et inexploitée par l'homme, voire d'un paradis perdu, se retrouve dans *l'Étude au cœur de la forêt* peint par Asher Brown Durand. Ou encore dans le ténébreux *Approche de l'orage* de George Inness.

L'Europe ne tardera pas à reconnaître la richesse de cette jeune peinture américaine qui sait ce qu'elle doit à des écoles comme l'impressionnisme dont on décèle l'influence dans *Val d'Aoste : homme pêchant* de John Singer Sargent. Mais ici, c'est surtout *Fin de quart* et *À fleur de lune* de Winslow Homer qui retiennent l'attention de façon quasi hypnotique par leur réalisme et leur dépouillement.

Début du XX^e siècle. La nature fait place à la ville et à l'*american way of life*. Le paysage urbain s'est « verticalisé » ; la chaîne de montage s'est généralisée ; la vie s'est accélérée. La peinture américaine se fait l'écho de ces mutations sociales tout en poursuivant sa quête de réalisme. L'exposition donne à voir, entre autres, trois œuvres phares de cette période de l'iconicité américaine : le

très urbain *Mai 1917 : le jour commence sur l'avenue* de Childe Hassam, le festif *Cirque* de George Bellow, que celui-ci présentera d'ailleurs à la célèbre exposition de l'Armory Show en 1913, et le fantomatique *Aiguillage du pont de Manhattan* d'Edward Hopper.

La scénographie de la deuxième salle est plus audacieuse. Dès l'entrée, on se retrouve devant trois avenues, véritable métaphore visuelle du célèbre Times Square de New York servant de décor pour présenter les précurseurs des différentes avant-gardes qui, de 1930 à 1950, exploseront vers l'abstraction géométrique et l'expressionnisme abstrait.

Sur fond d'influence de Paul Cézanne, Henri Matisse ou Pablo Picasso, voici *Ridgefield* de Man Ray, ou encore *Été, mer, fenêtre et rideau rouge* de Marsden Hartley, ou enfin *Chariot rouge* de Stuart Davis. On croit rêver. Mais il y a plus encore. Voici le très horizontal *Argos* de Barnett Newman, *East Broadway* et sa linéarité de Frank Stella. Et au bout de la salle — émotion suprême ! — *Phosphorescence*, une toile de Jackson Pollock, réalisée en 1947, alors que le peintre abandonne l'utilisation classique



Winslow Homer. *Fin de quart*, 1886. Huile sur toile, 63,98 x 76,68 cm. Addison Gallery of American Art, Phillips Academy, Andover, Massachusetts. Don anonyme. Gracieuseté American Federation of Arts.

du pinceau pour plutôt projeter la peinture sur la toile. « L'artiste moderne est en train de travailler avec l'espace et le temps » dit-il. La voix du grand écrivain John Updike se fait alors entendre à nouveau en surimpression. « L'art est ce qui survit à la vie ».

L'art américain, de 1850 à 1950. L'époque de la maturité est un des grands événements de l'été 2009 à Québec. ♦

Serge Pallascio